

Introduction

Création(s) et réception(s) de Patrick Deville

Isabelle Bernard-Rabadi et Marina Ortrud M. Hertrampf

MOTS CLÉS : Deville, Patrick; création; réception

Devenir lecteur est l'œuvre d'une vie. Il faut lire et relire. (P. Deville)¹

Le présent recueil est issu du colloque international qui s'est déroulé à l'Université de Ratisbonne en Allemagne au printemps 2017 sous la direction de Marina Ortrud Hertrampf et Isabelle Bernard.² Il rassemble les travaux inédits de onze chercheurs et chercheuses européens, spécialistes de littérature de langue française moderne et contemporaine qui tous, dans leurs échanges et leurs réflexions autour du double thème de la création et de la réception, rendent hommage à l'écrivain Patrick Deville.

Né en 1957 à Saint-Brévin, Patrick Deville est entré dans la sphère littéraire avec *Cordon-Bleu*, premier des cinq romans³ estampillés minimalistes, publiés par Jérôme Lindon aux éditions de Minuit entre 1987 et 2000. Au cours de la décennie 1990, *Longue Vue* (1988), *Le Feu d'artifice* (1992), *La Femme parfaite* (1995) et *Ces Deux-là* (2000) ont fait de lui l'un des chantres du romanesque postmoderne, largement plébiscité par la critique universitaire. Le minimalisme qui caractérise autant la fiction que la narration repose sur une intrigue éclatée mettant parfois à mal la structure causale du récit, sur un décor peu décrit ainsi que sur des « personnages improbables, à la fois minimalistes et extrêmes, dramatiques et parfois drolatiques, agités de passions éphémères

¹ Patrick Deville, « La Liberté dans la contrainte », propos recueillis par Jean-Luc Bertini, Christian Casaubon, Sébastien Omont et Laurent Roux, *La Femelle du requin* 44 (2015) : 26–46, ici 43.

² Les éditrices sont les auteures de deux monographies sur l'œuvre devillienne : Marina Ortrud M. Hertrampf, *Photographie und Roman : Analyse – Form – Funktion. Intermedialität im Spannungsfeld von ‚nouveau roman‘ und postmoderner Ästhetik im Werk von Patrick Deville* (Bielefeld : transcript, 2011) et Isabelle Bernard, *Patrick Deville. „Une petite sphère de vertige“ : parcours d'une œuvre contemporaine* (Paris : L'Harmattan, 2016).

³ En septembre 2017, ces premiers romans (*Cordon-Bleu*, *Longue Vue*, *Le Feu d'artifice*, *La Femme parfaite*, *Ces Deux-là*) ont paru en un volume intitulé *Minuit* (Paris : Points, 2017).

et sujets à la nonchalance, au détachement, à la dérive. »⁴ La fragmentation des textes, la syntaxe dépouillée qui s'appuie sur un style bref et parataxique ainsi que sur de nombreuses variations de focalisations constituent les autres attributs majeurs du premier pan de l'œuvre devillienne dont le point saillant apparaît nettement dans le travail de subversion de l'avant-garde des décennies précédentes (notamment le Nouveau Roman) et dans le plaisir renouvelé du romanesque, du jeu avec la langue, la phrase et la cadence, et des jeux de l'esprit. Les thématiques, quant à elles, se fondent sur une réflexion sur la culture et l'anthropologie de la modernité. À cet égard, l'attrait de l'auteur pour les lieux postmodernes, les espaces transitionnels et les non-lieux, définis par Marc Augé,⁵ mais aussi pour le phénomène d'hypermédiatité et de réalité virtuelle renvoie à un dispositif fortement référentiel qui révèle les nouveaux rapports du sujet au temps et à l'Histoire. Sa prise en considération du réel passe par une attention particulière aux objets familiers, logos, marques et autres clichés culturels de la société occidentale de grande consommation.

Depuis son enfance, Patrick Deville est un grand lecteur et l'intertextualité qui affleure dans ses cinq premiers romans compose une sorte de prytanée dans lequel évoluent les figures de Flaubert, d'Anaïs Nin, de Larbaud, de Valéry, de Ponge, des membres de l'Oulipo (Perec et Roubaud, plus particulièrement) en passant par les Nouveaux romanciers (Robbe-Grillet en tête). Le dispositif métafictionnel qu'il instaure permet au romancier de revenir sur les conventions narratives et thématiques de sa propre écriture. Avec les années 2000, les notions d'impassible et de minimalisme s'étiolaient néanmoins au profit d'une écriture « indécidable » (selon l'expression de Bruno Blanckeman)⁶ qui « doit s'entendre avec son corollaire : la tentation du maximalisme (goût du détail agrandi), de la prolifération (emballage des intrigues), de la surcharge (surlignement précieux, fioritures incongrues). »⁷ Patrick Deville lui-même affirme sa perplexité :

⁴ Sylvie Germain, « Un grand & beau souci », dans *Deville & Cie : rencontres de Chaminadour*, dir. par Collectif (Paris : Seuil, 2016), 11–4, ici 12.

⁵ Marc Augé, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, La Librairie du xx^e siècle (Paris : Seuil, 1992).

⁶ Voir Bruno Blanckeman, *Les récits indécidables : Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quinard* (Villeneuve d'Ascq : PU du Septentrion, 2000).

⁷ Christine Jérusalem, « La rose des vents : cartographie des écritures de Minuit », dans *Le roman français aujourd'hui : transformations, perceptions, mythologies*, dir. par Bruno Blanckeman et Jean-Christophe Millois (Paris : Prétexte, 2002), 53–77, ici 57.

Mais... enfin... je n'ai toujours pas compris ce que c'était que le minimalisme. Je ne vois pas bien pourquoi ce mot a été choisi [...] D'abord, c'est un mot que je n'ai absolument jamais utilisé, et je ne vois pas bien à quoi ça correspond. Très franchement [...] En tout cas, je suis plus formaliste peut-être que minimaliste.⁸

Avec son entrée aux éditions du Seuil, au tournant du XXI^e siècle, l'artiste, épris de voyages et d'ailleurs depuis ses jeunes années passées face à l'estuaire de la Loire, a changé de manière d'écrire en adoptant une sorte de maximalisme. Dans la collection « Fiction & Cie », plus à même d'accueillir son écriture de terrain foisonnante, il a publié *Pura Vida : Vie & Mort de William Walker* (2004), *La Tentation des armes à feu* (2006), *Équatoria* (2009), *Kampuchéa* (2011), *Viva* (2014) et *Taba-Tabá* (2017). Il faut constater que son « roman sans fiction », *Peste & Choléra*, couronné du Prix Femina et du Prix du roman FNAC en 2012, l'a dévoilé à un lectorat plus large.

Un certain nombre de points communs relie ces dernières publications : toutes composent des romans sans fiction, qui rassemblent des récits de vie placés sous l'égide des *Vies des hommes illustres* de Plutarque. Elles résument ou commentent des événements depuis 1860 jusqu'à nos jours et entremêlent des lieux (villes, régions, pays...), des entreprises (découvertes scientifiques, révolutions politiques, nouveaux artistiques...) et des personnages (aventuriers, explorateurs, hommes politiques, artistes...) qui eux-mêmes, acteurs ou témoins, s'entrecroisent de livre en livre. « Deville aime à rappeler que sur les mêmes lieux, à la même date, se sont déroulés des événements qui prennent un sens plus complet quand l'écriture les met en résonance. »⁹ Avec ces « polybiographies »,¹⁰ l'écrivain affirme qu'il n'y a rien de plus romanesque que la vie d'un homme : « Des vies, des vies d'hommes se rêvant au large, à l'extrême, à la folie – le seul vrai sujet qui vaille [...] la peine, le long travail d'écriture, cette activité follement délicate, énorme gratuite. »¹¹ Pétrie d'intertextualité documentaire, d'intermédialité photographique et cinématographique, nourrie des informations du passé (archives, lectures, traduc-

⁸ Patrick Deville, « Plus formaliste peut-être que minimaliste », dans *Romanciers minimalistes 1979–2003*, dir. par Marc Dambre et Bruno Blanckeman (Paris : Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2012), 311–30, ici 314.

⁹ Pierre Schoentjes, « Les « beaux hasards » de Patrick Deville », dans *Deville & Cie*, dir. par Collectif, 31–56, ici 37.

¹⁰ L'appellation est de Marc Dambre dans son article « Ces Deux-là... et la polybiographie », in *Deville & Cie*, dir. par Collectif, 59–83.

¹¹ Sylvie Germain, « Un grand & beau souci », *Deville & Cie*, dir. par Collectif, 11–4, ici 13.

tions, ...) et du présent (journaux et entretiens) et sertie d'hommages répétés à Conrad, Cendrars, Graham Greene, Jules Verne, André Malraux, Arthur Rimbaud, Céline... (mais aussi à Nabokov et à ses certains de ses contemporains, Michon, Echenoz, Jean et Olivier Rolin), l'écriture nouvelle, définie telle une « petite entreprise braudélienne »,¹² demeure tout aussi « indécidable ». Elle s'enrichit du regard amusé et distancié, souvent ironique parfois grinçant d'un narrateur au lyrisme révolutionnaire passablement désabusé.

Même si la réalisation de cette vaste fresque géographique et historique en douze tableaux – un premier pan intitulé *Sic Transit* qui rassemble *Pura Vida*, *Équatoria* et *Kampuchéa* est d'ores et déjà publié – sur laquelle il travaille depuis vingt ans et qu'il ne prévoit pas d'achever avant quinze ans, le conduit plusieurs mois par an au bout du monde, Patrick Deville demeure un écrivain de terrain qui a su préserver des attaches fortes dans sa région d'origine. Par exemple, en devenant en 2001 le Directeur littéraire de la *Maison des écrivains étrangers et des traducteurs* (Meet) de Saint-Nazaire. Grand connaisseur des littératures contemporaines, françaises et étrangères, il a créé le *Prix Meet de la jeune littérature latino-américaine* qui, depuis 1996, récompense tous les ans un écrivain débutant, invité à séjourner à Saint-Nazaire et publié dans son pays d'origine et en France. Par le biais de cette maison d'édition qui a pour vocation première d'accueillir en résidence des auteurs (écrivains et traducteurs) étrangers, il édite en version bilingue des œuvres parfois venues de pays où la liberté d'expression est rare. Il présente chaque automne les projets collectifs de la collection Meeting (*Dire la ville* en 2014, *Traduire la vie* en 2015 ou *L'aventure géographique* en 2016) et de la collection Fontevraud plus spécialement consacrée à un auteur (*Pour Álvaro Mutis* en 2017, *Pour Mona Ozouf* en 2016, *Pour Garcia Marquez* en 2015 ou *Pour Cortazar* en 2014). De même, il préface fréquemment les recueils de textes rassemblant deux panoramas de littératures étrangères dans la revue bilingue *Meet* qui, en contrepoint, rend compte de ses passions de lecteur et de ses projets d'auteur puisque les mêmes thématiques s'y croisent, s'y interpellent ou s'y répondent. La concomitance des thèmes abordés par la *Meet*, notamment lors des rencontres *Meeting*, et par l'œuvre devillienne et son tressé intertextuel buissonnant signale la force d'un engagement artistique, creusant thèmes et interrogations, autant qu'elle alimente au fil des années la sensibilité et la complexité stylistique, contextuelle et générique d'une écriture au faîte de sa maturité. Les textes que lui-même écrit pour la *Meet* («La 403 de Paco le Santero » ou « Les Histoires dans le ta-

¹² Patrick Deville, *Kampuchéa* (Paris : Seuil, 2011), 143.

pis », par exemple ainsi que certains récits brefs (« Le Lazaret de Mindin » ou « Le Pont de Mindin », par exemple) publiés dans des revues ou des ouvrages collectifs, constituent quasiment tous des travaux préparatoires aux œuvres du cycle de la seconde période éditoriale.

À l'issu du parcours collectif proposé ici, le lecteur sera donc plus à même de cerner au cœur d'un corpus narratif polymorphe rarement étudié dans son ensemble les marques d'une continuité conférant aux publications qui courent sur trois décennies une unité, un style singulier par-delà les genres, les thèmes et les approches. Au fil des contributions s'élabore en effet une cartographie des modes d'écriture de Patrick Deville qui fait de ces Actes de colloque l'une des premières bases de données critiques internationales sur un écrivain majeur et inclassable des Lettres françaises contemporaines.¹³

La première section de l'ouvrage, **Continuités et variations dans l'œuvre devillienne**, s'ouvre avec l'article de Christian von Tschiltschke de l'Université de Siegen (Allemagne), « Constance et variabilité de l'écriture dans l'œuvre de Patrick Deville » qui rend compte de la richesse d'une œuvre cohérente et novatrice bâtie au fil de trois décennies. Après une définition théorique et générale des concepts de constance et de variabilité, le critique situe l'évolution de Deville dans l'histoire contemporaine et place ainsi l'œuvre qu'il décrypte dans la mouvance des écrivains emblématiques des éditions de Minuit : Echenoz, Toussaint, Oster, soulignant que, depuis trente ans, tous quatre ont suivi des itinéraires atypiques. Une fois ce « vieillissement des auteurs post avant-gardistes » constaté et apprécié, le critique mentionne *Longue Vue* (1988) et *Peste & Choléra* (2012) pour exposer ce qu'il nomme après Marina Ortrud Hertrampf « l'évolution lente » de l'auteur ; il développe ses dires à l'aide de nombreuses illustrations de similarités entre les deux romans : d'un point de vue narratologique, il rapproche, par exemple, « le narrateur-témoin qui possède les facultés omniscientes d'un narrateur auctorial, [...] combinaison impossible d'un narrateur homodiégétique et d'un narrateur hétérodiégétique ». En prenant appui sur l'écriture distanciée, ludique et autoréflexive de *Longue Vue* et de ses mutations observées dans *Peste & Choléra* – l'écriture est « plus décontractée, moins pointue, réduite, condensée que dans ses premières œuvres, et donc plus accessible au grand public » –, Tschiltschke constate finalement une opposition foncière entre les deux pans de l'œuvre

¹³ Notons toutefois que deux contributeurs au présent volume, Dominique Viart et Pierre Schoentjes ont participé aux *Rencontres de Chaminadour* de 2013 dont les interventions, tables rondes et échanges ont donné suite à une publication centrée sur la personnalité et l'œuvre de Patrick Deville : *Deville & Cie. Rencontres de Chaminadour* (Paris : Seuil, 2016).

devillienne, gage d'une maturité épanouie et assumée, qu'il traduit en un double mouvement créateur allant de « la délittérisation de la littérature à la relittérisation du non-littéraire ».

Pierre HYPOLITE de l'Université de Paris Ouest-Nanterre (France) avec « Minimalisme, maximalisme, lyrisme et autres is(th)mes dans l'œuvre de Patrick Deville » se penche, quant à lui, sur les différentes affiliations envisageables de l'œuvre devillienne. Il explique pourquoi les romans parus aux éditions de Minuit, pour une large part héritiers des paradigmes scripturaux du Nouveau Roman qui fit les beaux jours de la Maison de Jérôme Lindon, ont pu être qualifiés d'impassibles ou de minimalistes, même si cette étiquette n'est plus de mise, contestée par Patrick Deville lui-même. Comme Christian von Tschilschke, Pierre Hyppolite met à jour des contraintes formelles, soubassements des romans minuitards, qui présentent des continuités notables avec le second cycle édité au Seuil. Le critique explique que ces derniers romans, tout aussi indécidables, sont la preuve qu'au cours des décennies, l'œuvre devillienne s'est individualisée à partir de la poétique du Nouveau Roman puis de la narration documentaire. Qualifiés de maximalistes, les romans sans fiction – et le critique rappelle à dessein que le principe esthétique de la « non fiction » renvoie aux journalistes-écrivains qui l'ont défini : les Américains Truman Capote, Norman Mailer et Tom Wolfe – sont saturés d'intertextualité documentaire, d'intermédialité photographique et cinématographique : l'écriture devillienne de la seconde période éditoriale est par essence des plus hybrides. Grâce à la confrontation des deux pans d'une œuvre encore inachevée, Pierre Hyppolite initie une réflexion architextuelle : il dresse le portrait d'un artiste qui depuis ses débuts n'a cessé de renouveler sa pratique narrative en réinventant sans cesse les codes du roman, son exercice majeur d'écriture littéraire.

Avec « La Grande Infante devillienne. Les femmes fortes de l'Amérique latine dans *Pura Vida*, *La Tentation des armes à feu* et *Viva* », Marina Ortrud HERTRAMPF de l'Université de Ratisbonne (Allemagne) relève le défi de mettre à jour la richesse de l'œuvre devillienne en se focalisant sur les personnages féminins, blonds et bruns, qui sont nombreux dans les romans à l'étude ici. La critique souligne d'abord les différences de traitement dans les deux périodes éditoriales : elle relève notamment qu'à partir de *Pura Vida*, l'attitude frivole des personnages masculins face à une gente féminine passablement stéréotypée s'est épuisée pour laisser place à la quête d'un amour fou et passionné pour une femme dynamisant leurs actions artistiques ou politiques.